

cette nouvelle association va pouvoir cultiver, les *Sœurs de la Miséricorde* (quelle dérision !) ne perdront certainement pas d'argent.

Avant de raconter la manière de faire la charité dans cette excellente maison, je désire vous narrer un incident banal qui met à nu le caillou que ces femmes ont à la place du cœur. C'est une bonne mère de famille qui le rapporte en me priant de le publier.

Au mois de décembre dernier, une pauvre femme qui allait faire un dur labeur, envoyait son enfant, âgée de neuf ans, passer la journée dans un asile situé dans la partie ouest. Elle avait oublié de lui donner le sou obligatoire pour permettre à la pauvrette de pénétrer dans la salle de récréation à l'heure du lunch et y manger sa maigre pitance. Aussi la bonne sœur s'empessa-t-elle de lui signifier d'avoir à sortir, ce qu'elle fit en pleurant, car il fait froid au mois de décembre, et si une petite camarade ne l'eût pas conduite chez elle, elle aurait bel et bien passé cette heure sur les degrés de l'asile.

Voilà leur charité !

Maintenant ce qui suit a déjà été raconté dans ces mêmes colonnes, mais comme on ne peut trop répéter ces bonnes choses, je réédite cette histoire :

Mon dernier article, portant le titre inscrit en tête du présent, a paru dans le CANADA-REVUE du 10 mars écoulé. A cette date, je faisais pressentir une suspension temporaire de l'étude que j'ai entreprise sur nos *Institutions de Charité*, parce que les documents me faisaient défaut pour l'établissement inscrit en tête de la liste des saintes maisons dont je me proposais de faire un examen sérieux autant qu'approfondi.

Voici en quels termes j'annonçais à mes lecteurs l'ajournement de mon prochain article :

La semaine dernière, en terminant mon article

sur l'Hôpital Notre-Dame, je promettais à mes lecteurs de parler d'un établissement religieux de Montréal dont la réputation n'est pas précisément enviable.

Je me refuse à croire à toutes les histoires qui circulent, et je ne veux donner sur cette maison que des renseignements certains et précis. Malheureusement, la crainte chez les uns, le mauvais vouloir chez les autres compliquent singulièrement mes recherches.

Ne voulant pas m'exposer à verser involontairement dans l'erreur ou seulement dans l'exagération, je dois ajourner la publication de l'étude promise ; mais en dépit des résistances je connaîtrai la vérité sur cet établissement hermétique, et je la dirai tout entière.

La narration, même très écourtée, des faits qui se passent dans cette sainte maison, que nous nommerons, pour ne pas laisser place à la moindre équivoque : HOSPICE DE LA MATERNITÉ ou MAISON DES SŒURS DE LA MISÉRICORDE, — cette narration, dis-je, peut fournir matière à plusieurs articles.

Pour le moment, je m'en tiendrai au fait le plus anodin.

\*\*\*

Il y a quinze ans, peut-être un peu plus, un français de haute naissance, et de haut savoir surtout, venait s'installer à Montréal pour y vivre en travaillant, y souffrir et y mourir gueux.

C'était M. le marquis de Salhèles, connu seulement, tant qu'il vécut, sous le nom prosaïque et rôtiurier de Dupuy.

Vers 1882, M. Dupuy fonda la *Semaine Religieuse* de Montréal et dirigea cette publication jusqu'au jour où on lui dit évangéliquement : *Ote-toi de là que je m'y mettrai*.

Le marquis se retira, écœuré peut-être, mais gardant ses impressions pour lui... et pour quelques intimes à qui il se plait de réciter la fable du *Singe et du Chat*.

Lorsque le CANADA-ARTISTIQUE, précurseur aimable du CANADA-REVUE, vit le jour, M. Dupuy en fut le rédacteur en chef, et ses savantes études raisonnées sur les réformes scolaires et sur la suppression de l'exemption des taxes accordée aux couvents de la Province ont évidemment pesé dans la balance archi-épiscopale lors-